

LA ZAD

DE CADIARE

de Christophe Adler

Roman de Fantasy

A la mémoire de Rémi Fraise

« mort pour des idées »

*« Les forêts précèdent les hommes,
les déserts leur succèdent »*

Aphorisme attribué à Chateaubriand

mardi 26 avril

I - BETH¹ (LE BOULEAU)

La dame blanche.

L'aigle royal déploie ses ailes sur les pentes des montagnes coiffées de blanc. Il tournoie en cercles concentriques à la verticale du lac de retenue du barrage, observe les poissons se débattre dans les remous au creux du déversoir et remonte ensuite vers la lumière aveuglante du soleil. Il survole le haut plateau où un petit village s'accroche sur des aspérités de terrain. Il se laisse guider par les boucles de la rivière qui traverse une grandiose forêt jusqu'à la cascade où elle chute de plusieurs mètres avant de poursuivre son cours tumultueux au travers de gorges profondes. L'oiseau de proie redescend ensuite jusqu'à la plaine dorée où des ruisseaux de goudrons charrient leurs scarabées métalliques.

Une opération escargot obstrue l'étroite route de campagne. Un imposant quatre-quatre noir rejoint la file de véhicules qui s'accumule à la fin du défilé. Au volant, un homme en chemise blanche et cravate noire parle à un interlocuteur invisible.

- Oui, Monsieur Lecoq, j'arrive bientôt à Cadiare. Vous aussi ? Ah, en avion ! Mais, vous allez atterrir où ? Ah, d'accord... Vous arriverez certainement avant moi. Je suis bloqué par une manifestation hostile aux gaz de schiste et aux énergies fossiles, cela commence bien. Je croyais que rien ne devait paraître dans la presse.

Une petite citadine prend place à droite de la file. Un bras féminin en sort et s'agite. L'homme se penche et aperçoit la conductrice qui fait des signes dans sa

¹ Beth est la première lettre de l'alphabet celte dont chacune porte le nom d'un arbre. La chronologie et la suite de l'alphabet ont été inspirés par Robert Graves dans « les mythes celtes » - aux Editions du Rocher.

direction. Elle pose ses paumes sur ses oreilles, et s'agite en signe de douleur. L'homme lève les paumes vers le ciel en signe d'incompréhension. Il ouvre la fenêtre du côté passager.

- Votre téléphone ! hurle la jeune femme.

- Quoi ?

- Vous pouvez l'éteindre ?!

- Comment ça ?

- Je ne supporte pas les ondes, c'est un véritable supplice !

L'homme s'adresse de nouveau à son interlocuteur invisible.

- Monsieur Lecoq, il faut que je vous laisse, je vous rappelle dès que je peux !

- Je suis épuisée. J'ai roulé toute la nuit, remercie la conductrice.

- Qu'est-ce qui vous amène par ici, mademoiselle ?

- Je cherche une zone blanche.

- Quoi ?

- Une zone sans antenne-relais, sans wifi, sans portable. Je suis électro-hypersensible. Je ne supporte pas les ondes pulsées. Ça y est, ça recommence, c'est insupportable.

La vitre se referme sur le visage enveloppé d'un grand voile blanc. La jeune femme tient un boîtier surmonté d'une boule orange. Des chiffres apparaissent sur l'écran. Avisant un chemin qui se faufile au travers des champs où les blés courts émergent péniblement de la terre craquelée, elle exécute une manœuvre hasardeuse et s'engage sur la piste abîmée par les tracteurs. Le bas de caisse racle à plusieurs reprises sur le sol. Un lapereau de l'année pointe son museau hors de son terrier. Il

lorgne à droite et à gauche et effectue des bonds en zigzag au milieu des jeunes pousses de printemps. Un aigle pique sur lui. Le bec acéré frappe la nuque du malheureux animal de coups vifs et sanglants et l'agrippe dans ses serres puissantes. Un cri strident retentit dans l'habitable et la conductrice fait une embardée.

Les roues patinent dans la boue du chemin. La portière s'entrouvre sur un pied féminin serti dans une chaussure à lanière ornée de strass et de paillettes. Le talon aiguille s'enfonce dans la terre meuble sans rencontrer de résistance, maculant les fins orteils aux ongles rehaussés d'un vernis nacré. La jambe se rétracte et la porte se referme dans un claquement sec. La jeune femme se contorsionne pour atteindre la place du passager, afin de descendre de l'autre côté. Gênée dans ses mouvements par une ample robe blanche, elle parvient péniblement à s'extirper de sa chrysalide, et sa jupe en corolle se déploie comme des ailes froissées.

Elle avance d'une démarche féline et décidée sur le chemin. La soie de sa traîne effleure les cailloux rugueux, et la voilette de sa coiffure voilette dans la brise. Elle marche avec un léger déhanchement, faisant tournoyer le petit sac crème paré d'hermine qu'elle tient à la main.

Devant un chêne centenaire au tronc majestueux de plusieurs mètres de diamètre et à l'écorce ciselée par les années, quelques planches posées sur deux souches forment un autel rudimentaire. Des fruits et du pain y sont déposés. Quelques bougies abritées dans des coupelles en verre y brûlent d'une flamme timide. Une forme humaine dissimulée sous un empilement informe de tissus sombres et disparates vient changer les offrandes et renouvelle le bouquet de fleurs printanières.

Puis s'appuyant sur un des côtés de le colossal fût de chêne, où de petites plaques de bois sont accrochées en guise de remerciements, elle écarte le morceau de crêpe noir et dévoile un visage marqué par les épreuves. Ses grands yeux globuleux sous lesquels la peau flasque dessine de grands cernes mauves scrutent la futaie. Elle se dirige ensuite résolument vers un bouleau qui se distingue nettement des autres essences. Elle avance à grands pas décidés qu'elle compte minutieusement. Elle s'arrête net et considère avec attention le paysage qui l'entoure. Elle extrait une petite pelle pliante de l'intérieur de ses vêtements et se met à creuser le sol meuble. Après un long effort et de nombreuses pelletées, le fer résonne contre un objet dur, et dégage un coffret de bois.

La villageoise s'en empare, et revient près du chêne. Elle dépose son butin au pied de l'autel, et ouvre le couvercle au moyen d'une clé accrochée à son collier. Elle sort une suite d'objets hétéroclites ; un tire-bonde, un bracelet de force, une flûte à bec, un masque de corneille, un couteau à cran d'arrêt et un large collier de torse et les dispose à côté des photophores et des offrandes. Tout le fond du coffre est rempli de plumes, dont elle recouvre l'autel.

La veuve se défait de son grand manteau noir et découvre un gilet de laine sur laquelle elle accroche des brindilles, des feuilles, et des clochettes. Elle accomplit une danse en tapant des pieds au son d'un tambourin de peau.

- Je jure par le Tétraktys sacré, en qui se trouve la source et la racine de l'éternelle nature, par l'énergie de l'eau et des cinq éléments réunis, de venger l'offense faite à la mère du premier-né et de tout ce qui existe sur cette terre. Que ceux qui ont profané son corps soient punis, que l'esprit de l'ours, celui du sanglier, de la

corneille et du bouc me viennent en aide. Que ce village soit maudit pour avoir offensé la déesse et brisé l'équilibre en voulant prendre la place des dieux. Et toi, fille de la Terre, viens-moi en aide. Bénis-nous, nombre divin, toi qui a engendré les dieux et les hommes. Je te donnerais les pouvoirs qui te reviennent de droit, selon la tradition de l'arbre de mai.

La jeune promise s'aventure d'une course légère et désordonnée sur une lande parsemée de bruyère et de genêts. Ses talons aiguilles dérapent sur les rochers, la faisant trébucher. Le vent s'engouffre dans la traîne blanche qui tourbillonne dans l'azur. Un papillon virevolte et se pose brièvement sur des fleurs jaunes. Les fines ailes s'ouvrent et se referment d'un battement sec, et se fondent dans le ciel éblouissant de lumière. Elle souffle sur la voilette que la brise lui rabat inéluctablement sur les yeux, trop occupée à soutenir le bas de sa robe. Le grand air de la campagne s'ajoute à la fatigue et la tête lui tourne.

Elle gravit le haut de la colline où un bouleau agite ses rameaux aux feuilles ruisselantes retombant comme une pluie ruisselante sur la lande. Ses cônes allongés s'éparpillent en mille feux qui s'envolent dans l'espace. Elle s'appuie contre l'arbre et reprend longuement son souffle. Elle caresse discrètement les bandes lisses dont elle arrache de minces lamelles. Elle enlace le fût et l'étreint de toutes forces. Une larme coule le long de sa joue et tombe sur un rocher de grès.

La plaine bariolée de champs cultivés s'étend au loin. La grande ville est masquée par une courbe de terrain. La jeune mariée redescend sur l'autre versant de la colline et pénètre dans une forêt de hêtres qui se fait de plus en plus touffue à mesure qu'elle s'y enfonce. Les branchages

s'accrochent à sa robe, tentant de la retenir. Elle les repousse fermement et se fraie une piste au milieu des broussailles. Une vivifiante humidité annonce la présence d'un cours d'eau. Elle rejoint les berges et se suspend sur une jambe, puis sur l'autre afin d'ôter ses chaussures qui la blessent. Une grue l'observe, intriguée. Des galets polis et ronds lui massent agréablement la plante des pieds.

Elle retrousse le bas de sa robe et effleure de ses orteils délicats l'onde transparente. La fraîcheur descendue des montagnes enneigées lui glace les chevilles. Un frisson lui parcourt l'échine. Le tissu déchiré flotte à la surface et se gorge d'eau, l'entourant d'une corolle qui flotte tel un lotus épanoui. Le courant la saisit à la taille et l'empêche d'avancer, l'entraînant vers l'aval.

Elle remonte péniblement le cours de la rivière et arrive à l'aplomb de deux imposantes colonnes rocheuses qui se dessinent de chaque côté de la rive, faisant songer aux restes de colosses immémoriaux surveillant l'accès d'une Atlantide engloutie. Ces deux gardiens la mettent au défi de franchir cette passe dangereuse où des remous inquiétants se dessinent. Elle s'approche lentement, minuscule insecte fragile flottant à la surface sous leur regard de granit, déployant toutes ses forces pour affronter le courant. Le canyon se resserre, et les rayons du soleil ne descendent plus jusqu'au sol. Les remous grondent entre les parois rocheuses. Elle se glisse dans un contre-courant qui la porte vers l'amont, et elle franchit ainsi la passe difficile au milieu des grandioses falaises. Les gorges s'élargissent, et une petite grève lui offre un havre de repos qu'elle s'empresse d'aborder.

L'épousée sort de l'eau. Elle se retourne pour voir les deux gardiens qui l'ont tant effrayée. Ils semblent maintenant la prendre sous leur coupe protectrice. Elle

s'assoit sur une grosse pierre, délogeant un gros lézard qui se sauve en zigzaguant et se précipite dans une anfractuosité. Sous la voilette rejetée en arrière, ses cheveux blonds cuivrés ruissellent sur ses épaules. Des gouttes d goulinent sur son maquillage, brisant l'harmonie de son visage rond et délicat. Les ailes de son nez fin et retroussé s'ouvrent et se ferment dans un accès de colère froide. Une moue boudeuse se dessine sur sa petite bouche ronde qui se voudrait sévère.

Elle sort son appareil de mesure surmonté d'une sphère orange. L'aiguille demeure figée sur le zéro de l'échelle, ce qui peut indiquer aussi bien l'absence totale d'ondes électromagnétiques, que l'incapacité de l'instrument à mesurer tout rayonnement suite à son séjour prolongé dans l'eau du torrent.

Le grondement du ruisseau lui tourne la tête. Les hautes parois rocheuses l'oppressent. Un chant strident se m le, plus aigu, au clapotis. Elle porte ses paumes à ses oreilles, par réflexe. Le stridulement s'arrête, puis recommence. Elle se dirige vers l'origine du son, et s'accroupit dans les herbes hautes qui bordent la rive. Elle aperçoit une cigale qui fait osciller des volets le long de son corps. Elle sourit et pousse un soupir de soulagement.

Elle examine le tissu maculé de sa longue robe blanche. Elle la retrousse jusqu'au-dessus du genou et dévoile ses jambes fines à la peau lisse et glabre. Elle  te ses bas qui ne sont plus que charpie et se masse la cheville. Elle se lève et se dirige résolument vers l'onde claire. Elle soulève sa robe le plus haut possible et évolue pieds nus sur les galets. Elle progresse à petits pas. Le courant filtre autour de ses genoux. Un creux dans le lit de la rivière, et elle s'enfonce jusqu'à la taille. Le froid la saisit. L'eau s'insinue sous le tissu et fait pression. Elle perd l'équilibre. Le flot l'entraîne. Elle

se débat pour ne pas se laisser emporter. Elle se met à crier. Sa voix se répercute en écho sur les falaises rocheuses, puis se fond dans le tumulte du torrent. Elle se défait promptement de son cocon de toile qui entrave ses mouvements. Tout son sang afflue vers le cœur et s'y concentre. Des points blancs, tels des myriades d'insectes, lui passent devant les yeux. Elle manque défaillir, mais poursuit sa traversée périlleuse. Le fluide glacé insinue ses tentacules visqueux dans ses plus intimes replis. Elle nage vers la rive dont le sol se dérobe. Elle rampe vers la berge sur laquelle elle s'allonge, à moitié nue. Elle se réchauffe au soleil qui descend jusqu'à la grève. Ses rayons puissants l'effleurent délicieusement et elle reprend ses esprits.

L'épousée se remet à déambuler le long de la berge sauvage à la dense végétation impénétrable. Ce bain forcé l'a revigorée. L'air chaud effleure sa peau et étreint son corsage de dentelle blanche festonné de volants brodés. Les deux parois des gorges se resserrent de plus en plus. Elle perçoit le bouillonnement d'une cascade qu'elle découvre au détour d'un coude de la rivière. Les chutes se dispersent dans une grande cuvette naturelle entourée d'une végétation luxuriante. Elle évolue sur un tapis spongieux couvert de mousses. Elle erre au milieu des fougères, des aulnes et des saules. Un sureau prend racine sous l'eau avant de hisser ses ramifications vers le ciel. Des éboulis de pierres descendent de la pente ardue. L'instabilité du terrain risque de se révéler impraticable, mais cette fente dans la falaise constitue sa seule issue.

Après avoir repris son souffle, la promise s'engage précautionneusement dans la ravine dont les abords sont encore plus inaccessibles, encombrés de broussailles touffues et denses. Des cyclamens s'accrochent dans les

creux et forment un tapis coloré. L'humidité omniprésente apporte une fraîcheur réconfortante. Elle avance lentement, cherchant dans le lit du torrent où poser ses pieds. La roche rêche lui cisaille la peau. Les pierres se dérobent sous ses pas. Elle trébuche à maintes reprises. Elle se retient des mains aux plantes avoisinantes et ses genoux sont bientôt striés de raies rouges.

Un cerbère figé sur ses quatre pattes l'observe en silence du haut d'un promontoire rocheux. Son poil fauve se confond avec les lichens de la pierre. Il gronde féroce et exhibe des crocs acérés sous des babines noires dégoulinantes de bave. Elle pousse un grand cri de panique et trébuche dans un trou d'eau. Elle perd l'équilibre et dégringole la pente qu'elle a eu tant de mal à gravir. Petite flamme vacillante, son corps roule sur une roche, sur laquelle la tête rebondit violemment avec un bruit sec qui se fond dans les aboiements. Le puissant molosse se précipite sur ce pantin dégingandé qui gît au milieu des cailloux branlants. Le museau carré et noir lèche le visage gracile de la jeune femme qui entrouvre un œil bleu-vert pailleté d'or et se croit déjà accueillie dans l'au-delà. Une voix enfantine résonne du haut de la ravine et son écho se répercute d'une rive à l'autre :

- Argos, viens ici, au pied ! Argos !

Un garçon d'une douzaine d'années surgit du haut de la combe, il saute d'un rocher à l'autre avec l'agilité d'un cabri et rejoint la naïade qui gît sur les pierres. Du sang coule de sa blessure à la tête et macule sa voilette blanche, dont le liseré se distille dans l'onde tel des cyprins dorés hors de leur aquarium.

- N'ayez pas peur. Sous ses dehors agressifs, c'est une crème. N'est-ce pas Argos ? Allez, laissez la dame tranquille !

Le garçon est vaguement essoufflé de sa course. Des petites graines piquantes se sont accrochées sur ses cheveux ébouriffés et sur ses vêtements. Il tapote affectueusement l'encolure du dogue qui se calme sous la caresse de son maître. Il s'agenouille avec précaution pour aborder la jeune femme qui ouvre lentement les yeux.

- Où est-ce que je suis ?
- Vous vous êtes fait mal ?
- Je ne sais pas !

Elle effleure son crâne du bout des doigts et aperçoit du sang : « Enfin oui, je crois !

- Je suis désolé, c'est de ma faute. Argos est parti comme un fou. Je n'ai pas pu le retenir.

L'enfant dévisage cette apparition parée d'un ensemble évaporé en dentelle et d'une voilette relevée sur ses longs cheveux mordorés dont des mèches rebelles s'échappent du chignon qui les maintient tirés en arrière. De grands yeux d'un bleu-vert profond autour duquel le rimmel a coulé surmontent un sourire espiègle qui découvre des dents éclatantes. Elle porte un tour de cou de perles qui déborde sur le haut de la poitrine dont le chemisier recouvre tout juste les formes généreuses. Ses jambes longues et fines sont lacérées de veines rouges et suintantes.

- Vous avez les yeux de la rivière, les mains fines des rameaux des saules et des jambes aussi frêles que celles d'une biche. Je n'ai jamais vu une femme aussi belle que vous !

- Vraiment ? répond-elle légèrement ironique mais cependant flattée de ce compliment.

- D'où venez-vous ?

- J'ai longé la rivière et je me suis perdue, je crois.

- Moi, c'est Arthur. Et vous ? » La jeune femme réfléchit, puis d'une voix étranglée : « Je ne me souviens plus. »

- Vous êtes la *dame blanche* ?!

- La quoi ?!

- La reine de la forêt. Elle vit à moitié nue de chasse et de cueillette et règne sur les arbres, les plantes et les bêtes dont elle parle le langage. Elle était là avant l'arrivée des premiers hommes et sera présente après leur extinction. Elle dispense l'énergie vitale à tout ce qui existe, aux animaux domestiques ou sauvages, mais aussi aux végétaux, aux roches et à tout ce qui est sans vie.

- Où est-ce que tu vas chercher tout ça ?

- C'est une légende que raconte mon oncle Javier. Mais vous, qu'est-ce que vous faites là ?

- Je ne me souviens plus bien ! J'avais peur. Je fuyais... poursuivie par des fantômes...

L'enfant lui tend la main pour l'aider à se relever.

- Vous pouvez poser le pied ?

- Je ne sais pas. J'ai mal partout.

- Essayez de vous lever ! Je vais vous aider.

La naïade s'extirpe de l'eau et des gouttes ruissellent sur sa peau lisse et brillante. Arthur glisse la main sous sa taille pour l'aider à se relever et elle prend appui sur son épaule. Mais sa cheville meurtrie cède sous son poids et elle trébuche de nouveau. Elle entraîne le garçon dans sa chute et ils dérapent dans le torrent. La joue du jeune Hermès roule sur la dentelle du corsage, glisse vers les deux collines généreuses qui débordent de

leur étai de soie avant d'aboutir enchevêtrés dans le ruisseau.

- Je vais aller prévenir Maman.

- Tu ne vas pas me laisser toute seule ?

- Je veux bien vous guider, mais vous ne pouvez plus marcher. Et je n'ai pas la force de vous porter. D'autant plus qu'il faut faire tout le tour de la forêt. On ne peut pas passer par la réserve de nature, c'est une zone protégée. Personne n'a le droit d'y pénétrer, surtout pas les touristes et les personnes étrangères au village. Ils causent trop de dégâts, cueillent les fleurs, détruisent les arbustes, dérangent les animaux, et laissent traîner leurs déchets. Allez, ne bougez pas de là.

- Attends ! Arthur... Tu ne peux pas me laisser comme ça... L'eau est glacée...

- Ne vous inquiétez pas, je ne serai pas long.

Arthur, suivi de son molosse, plonge dans le feuillage, laissant la naïade à son triste sort. Elle ferme les yeux, et passe la main sur sa blessure. Des bruissements de feuilles la tirent de sa torpeur, et le garçon réapparaît.

- Déjà de retour ?

Il la rejoint et lui tend de longues feuilles soyeuses aux reflets argentées : « Tenez, mâchonnez ça, c'est contre la douleur.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Des feuilles de saules blancs... »

La jeune femme n'a pas temps de demander des explications, qu'Arthur et son cerbère disparaissent de nouveau au travers des fougères et des aulnes qui bordent la ravine.

La jeune femme s'appuie sur les roches acérées du ruisseau pour se redresser. Elle a terriblement mal à la tête et à la cheville. Elle est trempée jusqu'aux os, et grelotte. Elle ne peut pas rester immobile à attendre le petit humain. Elle escalade lentement la pente en s'écorchant la peau des paumes et des genoux sur les pierres tranchantes. Du sang macule son corsage blanc et strie ses mollets. Sa cheville la lance, mais elle essaie de ne plus y penser. Elle se masse les jambes et se lèche les doigts. Des troncs d'arbre entravent la route et elle les enjambe avec difficulté. En haut de la combe, elle découvre une source cachée au centre de la forêt. Une petite cascade tombe d'un rocher. La montée l'a éreintée. Elle baigne dans cette piscine naturelle. Une petite bosse marque sa blessure à la tête qui a arrêté de saigner. Elle ne sent plus la douleur. Les plantes ont fait leur effet.

Elle se plonge dans la source. La sensation de fraîcheur sur sa peau la revigore. La mystérieuse napée s'allonge sur un rocher. Elle observe un aigle royal tourner en cercles concentriques au-dessus d'elle. Elle ferme les yeux et se laisse pénétrer par les rayons du soleil. Sa chair électrisée est traversée de désirs. La brise et la chaleur la cajolent et la régénèrent. Elle entend le souffle du vent dans les arbres, le clapotis des vagues, le gazouillis des oiseaux. Le microcosme qui l'entoure lui murmure un langage qu'elle ne comprend pas. Elle se sent revivre, malgré la fatigue, les écorchures et sa blessure. Des bribes de son passé affluent à sa conscience ; la froideur des défilés parisiens, les piteuses cuites au champagne, les mauvais trips, les nuits de débauches, les descentes calamiteuses, et cet horrible dégoût d'elle-même et des autres qui suivait le réveil, et la laissait humiliée et avilie.

Et ces maux de tête qui ne la quittaient plus. Au début, elle ne voulait pas y croire. Mais c'était de plus en plus manifeste. C'était à chaque fois qu'un téléphone

portable s'approchait, ou à cause d'une émission d'ondes wifi. Un autre mannequin venait de recevoir un coup de fil. Et cette souffrance insupportable était réapparue, avec des sifflements d'oreilles, l'impression de s'évanouir, de ne plus arriver à réfléchir. Elle était sortie en coup de vent de la loge. Elle avait sauté dans sa voiture sans dire au revoir. Elle n'aurait pas pu leur expliquer. Ils l'auraient traitée de folle. Ils avaient certainement tenté de savoir où elle était. Il y a longtemps qu'elle n'utilisait plus de portables, elle ne le supportait plus. Elle portait sur elle sa dernière tenue de présentation et elle avait roulé durant des heures, tentant d'éviter les antennes-relais.

Elle se remet à errer au milieu des arbres. Le contact avec l'humus lui procure de délicieuses sensations qui remontent le long de la colonne vertébrale. Elle ressent les vibrations de la terre. Elle perçoit des battements sourds qu'elle confond avec sa propre circulation sanguine, avant de se rendre compte qu'elles proviennent du sous-sol dont le cœur bat, tel un grand corps universel dont elle fait partie. Son corset mouillé l'irrite et la serre et elle s'en défait entièrement. Elle se positionne à califourchon sur le tronc d'un bouleau renversé qui borde la source, et elle fait venir son bassin sur l'écorce à la fois douce et rugueuse. Elle s'allonge sur un rocher au soleil et se caresse doucement la peau des cuisses. Une pulsion monte du fond de sa mémoire ancestrale et lui parcourt l'échine. Elle se voit allongée sur une pierre propitiatoire telle une victime sacrificielle.

Au cœur des mousses, la dryade novice aperçoit une forme curieuse et s'en approche lentement. La ressemblance est frappante ; elle caresse la longue hampe coiffée d'un chapeau brun rougeâtre, légèrement conique. La tige est élastique et oscille sous ses doigts. Elle se surprend à la tapoter et à la caresser prudemment. La surface est

douce et soyeuse. Elle est parcourue par une forte excitation qui lui descend dans l'entrejambe. Ses nymphes s'ouvrent et se contractent pour laisser couler plusieurs gouttes de liquide précieux.

Elle discerne des cris. Une ombre blanche court entre les arbres. Elle jette des regards apeurés autour elle. Elle se cache derrière un tronc et s'y adosse pour reprendre son souffle. Elle porte une longue robe de lin et une couronne de fleurs sur la tête qui enserre ses longs cheveux blonds tressés sur la tête. Elle a les pieds nus. Un ours la poursuit. D'autres formes apparaissent. Un sanglier se redresse sur ses pattes arrière. Un bouc et une corneille avancent alors vers la jeune femme. Elle se remet à courir dans les bois. Les animaux l'encerclent. Elle ne peut plus s'enfuir. Elle s'adosse à un prestigieux chêne plusieurs fois centenaire. L'ours approche sa grosse patte velue de sa poitrine. Elle lui donne une tape comme à un enfant. Des rires moqueurs et cyniques résonnent dans les profondeurs du sous-bois. Les cinq bêtes se rapprochent et l'encerclent. Elle sent leur souffle. L'un d'eux a une haleine fétide où se mêlent des relents de vin et d'alcool. On l'attache à l'arbre avec des rubans rouge et or. Puis on lui bande les yeux. Un autre retrousse le tissu de sa robe. Elle se met à hurler.

- Tu peux y aller, vas-y crie ! Si tu crois qu'on va t'entendre d'ici.

Un tambourin se met à résonner sur un rythme endiablé qui couvre le son de sa voix. Elle est alors déshabillée et soulevée de terre. On lui écarte les jambes sans ménagement. Des dizaines de mains la palpent et la fouillent dans ses plus intimes recoins. Le tissu des rubans lui lacère la peau. Elle tente de se fermer. De penser à autre chose. Elle imagine son âme flotter dans des contrées célestes, dansant dans la clairière

souriante, éclairée d'une lumière divine, et baignée de colliers de fleurs.

Arthur traverse la forêt dont il connaît parfaitement le dédale de chemins et de pistes pour les avoir parcourus dans tous les sens en compagnie de son fidèle Argos. Le sentier longe la barrière qui délimite la réserve interdite. Le molosse se fige, la queue relevée à l'affût d'une trace. Le garçon s'approche et inspecte une marque de sabot. Il y reconnaît la foulée toute fraîche d'un petit faon. L'animal creuse pour agrandir un passage sous la clôture.

- Argos, viens ici !

Mais le chien n'écoute que son instinct et se glisse sous le grillage. Son maître franchit lestement la palissade et se lance dans le sous-bois à la poursuite de son animal.

- Argos, reviens !

Il se fixe à l'arrêt à la vue d'une famille de daims qui se gratte contre l'écorce d'un arbre et broute les feuilles basses. Les cervidés lèvent le museau et flairent le vent en direction des intrus puis se retirent subrepticement.

L'adolescent fait un détour par le chêne centenaire. Il admire sa ramure tortueuse. Il caresse l'écorce crevassée dont les rainures forment des failles profondes. Il cueille quelques fleurs de bruyère et les pose sur l'autel à côté des photophores.

Il redescend ensuite l'autre versant au milieu des pins noirs et des genévriers et franchit de nouveau la frontière de la réserve. Il dévale la lande en courant et s'arrête pour admirer son village aux maisons de pierre et aux toits d'ardoises grises accrochées sur deux mamelons rocheux. Le clocher se détache sur l'une des collines. Au

sommet de la seconde, le château domine la région de son donjon médiéval. Protégée par les massifs montagneux qui l'entourent, éloigné des grands axes de circulation, Cadiare a été préservé de l'urbanisation anarchique et a su conserver un caractère authentique qui fait la fierté de ses habitants. Il est entouré de prairies verdoyantes, de champs cultivés et de vignes. L'impressionnant barrage prend toute la vallée sous son giron protecteur. Son implantation avait fait polémique à l'époque, il y a maintenant deux générations de cela. Ses formes rondes sont maintenant intégrées dans le paysage et les autochtones ne font plus attention à ce corset de béton qui oblitère le cours de la Sènévre.

Arthur se dépêche. Ses sandales crissent sur les cailloux. Il traverse une zone marécageuse. Une maigre couche de terre flotte au-dessus de l'eau sur laquelle il est particulièrement dangereux de s'aventurer, car elle peut céder à n'importe quel moment sous le poids. Arthur empreinte les caillebotis qui permettent de contourner la tourbière sans risquer de s'enfoncer dans le sol spongieux et d'en admirer la flore particulière. Il est étonné de découvrir de petits piquets rouges plantés dans la rive qui jalonnent le parcours à distances régulières. L'un d'eux s'enfonce dans les boutons d'or des renoncules et les inflorescences rosâtres des valérianes. Les roseaux à massettes agitent leurs tiges dans le vent. Il s'enfonce légèrement dans la boue pour atteindre une quenouille printanière dont il arrache les feuilles et en dévore le cœur avec délectation.

La pente remonte vers la route goudronnée et chemine vers le village. Il aperçoit un quatre-quatre sombre qui remonte vers lui et dont les reflets brillants se reflètent au soleil.

Le conducteur s'arrête à sa hauteur et ouvre la vitre. Il est vêtu d'un costume anthracite et chaussé de petites

lunettes noires rectangulaires. Il est en conversation avec un interlocuteur dont la voix résonne dans les hauts parleurs de la connexion *blue-tooth* de son téléphone cellulaire.

- J'ai bien compris, ce n'est qu'une étude de principe. Il faut rassurer la population. Bien sûr. Je vous tiens au courant, Monsieur Lecoq.

Il s'incline du côté passager et fait signe au garçon d'approcher. De l'air frais s'échappe de l'ouverture.

- Dis-moi, tu connais Cadiare ?

- C'est complètement à l'opposé. J'y vais justement...

- Alors monte !

L'homme lui ouvre la porte avant et Arthur se hisse sur les hautes marches de l'habitacle aux vitres teintées, pendant qu'Argos saute à l'arrière. Une liasse de papiers encombre la place du mort. Le garçon les pose sous le pare-brise en y jetant un regard indiscret.

- Tu t'appelles comment ?

- Arthur !

- Moi, c'est Marc, fait-il en lui présentant une main ouverte dans laquelle l'adolescent tape vigoureusement.

L'homme sourit de ses grandes dents blanches tout en effectuant un demi-tour sur l'étroite route de campagne et de faire vrombir les chevaux pétroliphages de l'énorme tank d'acier.

- Arrêtez vous !

La voiture effectue un freinage d'urgence et se gare sur le bord de la chaussée.

- Qu'est-ce qui te prends ? demande le conducteur.

- Il faut que je fasse un vœu !

- Quoi ?! Tu ne fais piler pour ça ?!

Arthur descend prestement et se dirige vers un arbre remarquable à l'orée de la forêt. D'un port harmonieux, quoique modeste - il ne mesure que quelques mètres de haut - il se distingue nettement des espèces environnantes. L'adolescent grimpe sur une pierre pour se hisser à hauteur des premières branches recouvertes de curieuses grappes de fleurs. Marc le rejoint.

- Ici, on l'appelle l'arbre aux rubans, explique-t-il.

Les nombreux papiers pliés se confondent avec les grappes de boutons blancs qui s'ouvrent en corolles blanches de cinq pétales.

- Quand les habitants ont un souhait, ils l'écrivent sur un bout de papier et viennent l'accrocher à une branche en déposant une offrande. S'il reste accroché, le vœu se réalise. Voilà pourquoi il y en a autant, et que personne ne les enlève...

L'adolescent termine d'accrocher lui aussi son papier plié autour d'une branche basse, et redescend vers Marc.

- C'est un sorbier des oiseleurs, précise Marc. Il donnera de nombreux fruits rouges à la fin de l'été. Les oiseaux se régaleront avec ça.

II - LUIS (LE SORBIER DES OISELEURS)

Le village menacé.

La voiture ralentit de nouveau à hauteur des fortifications. Les accès à la vieille ville sont contrôlés par des barrages gardés par des gendarmes en uniforme qui filtrent les entrées.

- Ça y est, les carrefours sont barrés.

Un grand champ a été aménagé pour permettre aux touristes et aux visiteurs de se garer. L'officier accoste le véhicule et fait signe au conducteur de baisser la vitre. Il a le visage émacié et arbore une barbichette taillée en bouc.

- Bonjour. Vous ne pouvez aller plus loin. Veuillez vous garer sur les parkings mis à votre disposition. Vous n'avez qu'à suivre les flèches...

- C'est-à-dire que j'ai du matériel à décharger... En plus, je ne suis pas très en avance. J'ai été retardé par une opération escargot.

- Ah, vous êtes tombé sur la manif anti-gaz de schiste ?

Marc fait un signe de tête affirmatif et le gendarme en profite pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'habitacle.

- Tu es là, toi ? reconnaissant le garçon.

- Oui, Monsieur Letors, réplique fièrement ce dernier.

- C'est bon ! Je vous enlève la barrière.

Le puissant quatre-quatre surhaussé franchit au pas la porte du midi qui s'ouvre au travers des remparts et

surplombe la cité médiévale de ces moellons millénaires. Le conducteur admire le lourd linteau du porche dont il énonce la devise inscrite sur un bas-relief figurant une roue aux huit rayons :

*Dépose tes soucis au seuil de cette porte,
Si d'un cœur sincère, tu en franchis le pas,
Mais si de perfides desseins te transportent
Cette cité sera celle de ton trépas.*

Le dernier étage des maisons en colombage penche au-dessus des pavés de la rue animée par une foule bigarrée et braillarde.

- Tu sais où se trouve l'auberge Filampo ?
- Oui, c'est par là, continuez !

Des jouvencelles vêtues de costumes traditionnels aux couleurs chamarrées et coiffés de couronnes de fleurs caracolent sur la chaussée à toucher le capot, obligeant le conducteur à freiner brusquement dans un concert de klaxons qui disperse ces jeunes oies virevoltantes. Elles exhibent fièrement des fichus ornés de dentelles, des caracos fleuris, des plastrons agrémentés de petits nœuds. Elles se déplacent en groupes sautillants au milieu des criailllements et des gloussements. Elles transportent de grands paniers de fleurs dont elles décoorent les maisons, les fenêtres, les portes et les fontaines. Elles garnissent les vasques de chaque carrefour de bouquets en corolles suspendues.

- Tout le village est en effervescence !
- Ce sont les fêtes de l'arbre de mai qui commencent. Ah, ça y est ! On est arrivé !

Arthur descend et le véhicule noir se gare sur le côté, au plus près des murs en pierre, pour ne pas bloquer la circulation dans ces ruelles étroites. Ils croisent des adolescents revêtus de costumes bigarrés fait d'un tissu grossier et décoré de motifs rouge et or, orné de dragons, lions et autres animaux fabuleux.

- Tiens, salut Sébastien !
- Alors, Arthur, tu viens avec nous cette année ?
- Si maman veut bien.
- Tu as quel âge maintenant ?
- Je viens d'avoir treize ans.
- Essaie de la convaincre... tu verras, on s'éclate bien là-haut !

Marc ouvre le coffre et commence à sortir ses valises.

- Tu viens m'aider, Arthur ?
- J'arrive !
- Curieux accoutrement. Ces gros sabots, avec de la paille dedans ! Quelle dégaine !

- Cela permet de ne pas trop s'abîmer la peau pendant la longue montée dans la forêt et la descente de l'arbre avant son érection sur la place de la mairie. Vous ne connaissez pas les djills ? La veille du premier mai, après avoir fait la fête toute la nuit, l'un d'eux sera choisi pour devenir le Prince de Mai. Il devra aller tuer les esprits de l'hiver, représentés par des *hommes des bois*, et faire venir le printemps. Les villageois les accompagnent dans une longue procession à la lumière des flambeaux, formant un long serpent lumineux visible depuis la plaine. Tout ce petit monde passe la nuit dans la montagne, mangeant, buvant, dansant et chantant accompagnés au tambour, à la flûte et à l'accordéon autour d'un feu de camp. Le matin suivant, ils se réveillent les

uns à côté des autres. Au moment de se séparer, les jeunes filles offrent des bouquets à l'élu de leur cœur. Puis les djills partent choisir dans la forêt un arbre bien droit, hêtre de préférence, ou bien sapin, d'au moins 5 mètres de haut afin de le couper, de l'émonder sauf trois branches de la tête qui vont être conservées, et de le ramener après lui avoir accroché une roue. Ils redescendent, avec le nouvel arbre de mai, les plus forts portant le tronc, les autres l'entourant en cortège. Le rondin sera planté sur la place du village, ce qui donnera l'occasion aux danseurs de montrer tout leur talent dans la fameuse danse des rubans.

- Tu t'y connais drôlement bien, dis donc !

- On commence à participer aux préparatifs depuis notre berceau. Il faut absolument que vous voyiez ça.

- Je te promets que je viendrai.

L'homme pousse la porte du café restaurant qui occupe le rez-de-chaussée de la pension de Micheline Filampo. Toute son allure dénote avec l'endroit qui ne paie pas de mine, les tables sont en formica sombre et des tableaux de paysages d'un artiste local décorent les murs de crépis beiges. Une forte odeur de grailon flotte dans l'atmosphère. Une femme, la cinquantaine passée, relativement forte, volubile et avenante s'avance vers lui.

- Ah, Monsieur Blanchon. Je vous attendais. Je vous remets votre clé, et je file. Je dois aller faire des emplettes. Les toilettes et les douches sont à l'étage. Au fait, vous ne m'avez pas dit si vous prendrez vos repas avec nous ? C'est de la cuisine familiale. Rien de bien extraordinaire.

- Non, je vais me débrouiller...

- Comme vous voulez ! réplique-t-elle en s'esquivant derrière le comptoir.

- Bon, j'y vais ! lance à son tour le jeune homme.

- Attends, Arthur, tu vas m'aider à monter mes affaires.

Marc ouvre le coffre encombré de nombreuses caisses et valises, ainsi qu'un sac de couchage et un matelas de mousse.

- Vous faites de la randonnée ?

- En quelque sorte.

- Et vous passez vos nuits à la belle étoile ?

- Cela m'arrive !

- Vous avez trop de la chance. Maman ne veut pas que je dorme dans la forêt. Elle dit que c'est trop dangereux.

Ils font plusieurs voyages pour monter tous les bagages dans la chambre de Marc.

- Je vais devoir y aller. Ma mère m'attend.

- Je te remercie, Arthur ! Tiens, prends ça !

Il lui glisse un billet de banque dans la main.

- Merci, Monsieur ! Si vous me cherchez, vous n'avez qu'à me demander. Tout le monde me connaît, ici.

- Tu ne veux pas m'attendre un peu, tu me serviras de guide pour trouver mon chemin dans ce dédale de ruelles.

- Je veux bien, mais ma mère va me tuer. Je suis déjà super en retard.

- Je lui expliquerai... Attends-moi là. J'en ai pour cinq minutes.

Marc remonte dans la chambre. La pièce est oblongue, sur la gauche, le lit, au fond une petite fenêtre qui ouvre sur la cour. Pas de toilettes, ni de douches. Marc

fouille dans ses affaires pour en sortir une tenue de randonneur qu'il revêt prestement en remplacement de son costume strict. Il s'approche de la table de chevet sur laquelle il aperçoit un papier sur lequel un criquet mort est déposé.

- Qu'est-ce que c'est ? « Nous n'aimons pas les fouineurs à Cadiare. Alors sachez rester à votre place et vous mêler de ce qui vous regarde. Sinon, craignez la vengeance du scorpion de la lune rousse ».

Il remplit les poches de son sac à dos d'affaires de rechanges, de cartes, boussole, kits de prélèvements. Il fourre sa gourde sur une des poches latérales et fixe un sac de couchage par-dessus. Il chausse de bonnes chaussures de marche et un chapeau à larges bords.

Marc Blanchon retraverse la salle du rez-de-chaussée parfaitement méconnaissable dans son gilet beige pourvu de multiples poches, son pantalon de toile et surtout son chapeau colonial. Il se dirige vers son véhicule, mais constate que les quatre roues ont été démontées.

- Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise blague !

- Je ne suis pas sûr, mais c'est sûrement un coup des bacheliers.

- Comment faire ? J'ai rendez-vous à l'hôtel de ville.

- Vous n'avez qu'à y aller à pied, ce n'est pas loin.

- Je ne sais pas où c'est ! Tu ne veux pas m'accompagner, Arthur ?

- D'accord, mais vite fait...

Ils se frayent un passage au milieu de l'agitation et du dédale de ruelles.

Le marché s'est implanté sur la grand-place à l'ombre des tilleuls. Une foule babillarde s'agite entre les étals. Un homme corpulent d'une cinquantaine d'années sort en boitant d'une boutique de vente et dégustation de vins et traverse les allées. Un passant le salue d'un respectueux « Bonjour, Monsieur le Maire ». Toute l'allure de bon vivant se reflète dans son visage rond et large, à la chair épaisse et peu mobile. La bouche est lourde et pâteuse. Le nez fort et proéminent s'emboîte directement dans le front relativement court qui dénote son peu d'intérêt pour les choses de l'esprit. Il s'approche d'un stand de fruits et légumes et s'adresse à la vendeuse, dont le charmant sourire illumine le visage.

- Mademoiselle Blanchefleur, j'ai quelque chose à vous demander...

- Vincent, arrête de m'appeler comme ça, tu sais bien que je suis mariée maintenant, je m'appelle Montjoie.

Elle rajuste une mèche blonde qui dépasse d'un foulard coloré qui lui recouvre la tête. Ses traits fins et délicats sont altérés par une longue exposition au soleil et au vent.

- Je sais, je te taquine.

- Et bien arrête, s'il te plaît.

- Trêve de plaisanteries, Henriette, j'ai besoin de toi à la Mairie.

- Ce n'est pas mon jour aujourd'hui. Ça ne peut pas attendre demain ? Je suis débordée.

- Y a vraiment que toi qui peux m'aider !

- Écoute, d'accord, je te viens après le marché, mais je pourrai pas rester trop longtemps.

- Alors, à tout à l'heure. Je t'attends.

Arthur s'est arrêté près de la fontaine. Il se désaltère au filet d'eau qui sort en jet des canalisations dissimulées dans la bouche de la statue de naïade qui en forme le centre. Son chien lape à son tour de l'eau du bassin avant de s'y plonger entièrement. Le maire arrive en claudiquant au moment où l'animal en ressort en s'ébrouant, l'éclaboussant d'une fine pluie.

- Nom d'un chien ! Tu ne peux pas faire attention.

Il aborde Arthur et le sermonne vertement.

- C'est interdit de le laisser courir en liberté. Tu sais qu'il risque de finir à la fourrière !

- Mais ce n'est pas un chien errant, tout le monde le connaît !

- C'est un bâtard !

- Non, c'est un dogue de bordeaux.

- C'est pareil !

La patronne de l'auberge vêtue d'une voilette et de vêtements passés de mode assiste à l'altercation.

- Vous exagérez, Monsieur le Maire. Pourquoi vous en prenez-vous à ce pauvre garçon ? Il n'a rien fait de mal.

- Il ne sait pas tenir son animal. Je ne supporte pas les chiens ! Ils doivent être tenus en laisse, c'est le règlement. Sinon, ils peuvent mordre n'importe qui.

Et pendant qu'il disparaît au milieu de la foule des allées marchandes, Micheline s'éponge le front avec un petit mouchoir et arrive au stand de fruits et légumes des Montjoie.

- Quelle chaleur pour la saison !

- Qu'est-ce que je vous sers, aujourd'hui, Madame Filampo ?

- Et dire qu'ils prévoient encore plus chaud pour les prochains jours.

- Tomates, courgettes, aubergines, comme d'habitude ?

- Au fait, comment va votre sœur, Martine ?

- Pas très bien. Il y a peu de chance que son état s'améliore...

- Elle est plus âgée que vous, c'est ça...

- Oui, tout juste trente-huit ans.

- Si ce n'est pas malheureux !

La tenancière attrape les sacs en papier qu'elle charge dans son cabas.

- Bravo, vous vous en sortez rudement bien. Beaucoup se sont moqués de vous quand vous avez commencé à travailler en permaculture. Mais au final, c'est vraiment une bonne idée.

- Les champs d'ici ne sont pas adaptés à la culture extensive. Ils sont trop pentus, trop morcelés. Par contre, ils sont parfaits pour ce que nous faisons : de la culture maraîchère sur terrasses avec très peu d'eau et pas d'intrants chimiques.

- Avec quelques hectares, vous fournissez presque tout le village.

- D'autant que ça fait trois semaines qu'il n'a pas plus une seule goutte.

- Et avec le changement climatique, cela ne va pas s'arranger.

Henriette Montjoie fait un aller-retour vers la carriole pour y déposer les cagettes vides.

- Ça, vous ne chômez pas ! Vous êtes toujours assistante à la mairie, aussi ?

- Oui, seulement deux fois par semaine, mercredi et samedi matin. Je n'ai plus le temps.